Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 60 (2010)

Heft: 2

Buchbesprechung: Waterloo (18 juin 1815). La double incertitude [Kees Schulten]

Autor: Weck, Hervé de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les lecteurs les plus sévères regretteront peut-être les citations parfois inutilement longues et la trop rapide explicitation, quand elle existe, des concepts utilisés. Un solide bilan historiographique en introduction sur les notions d'opinion publique, de sociabilité et de culture politique aurait sans doute permis de clarifier mieux encore la problématique de l'ouvrage. Il n'en demeure pas moins que le livre de Léonard Burnand trouve désormais sa place dans la bibliographie de celles et ceux qui étudient la littérature pamphlétaire du XVIIIe siècle, le rôle de Necker dans la France de 1770 à 1790 et, plus généralement, les manifestations de la culture politique dans une période de crise et de transition.

Fabrice Brandli, Genève

Kees Schulten: **Waterloo (18 juin 1815). La double incertitude.** Paris, Economica, 2009. 298 pp.

Pourquoi le Néerlandais Kees Schulten, ancien président de la Commission internationale d'histoire militaire, publie-t-il en français un nouveau livre sur la bataille de Waterloo, puisqu'une bibliographie, même sommaire, en donne une liste impressionnante? Il exploite les travaux et les articles publiés sur le sujet, mais il apporte du nouveau et se montre excellent vulgarisateur. Il évoque la bataille, rétablissant les faits et les réalités, dénonçant les mythes et des erreurs maintes fois recopiées.

On lit avec grand intérêt *Waterloo (18 juin 1815). La double incertitude*, œuvre d'un historien mais aussi d'un militaire qui avoue ne pas avoir «la formation professionnelle de Napoléon Ier, de Wellington et de Blücher» mais qui prend en compte le temps (souvent plusieurs heures) que mettent les ordres pour parvenir à leurs destinataires, la vitesse possible vu les conditions du moment, donc la durée des mouvements des formations, y compris les bouchons aux passages obligés, la longueur des colonnes, le temps nécessaire à une division ou à un corps d'armée pour passer d'une formation de marche à une formation de combat. Avec de tels paramètres, il démontre que telle troupe n'aurait pas pu intervenir conformément aux ordres donnés. Drouet d'Erlon n'a pas pu déployer à temps son corps d'armée pour participer à la bataille de Ligny. Aux Quatre-Bras, il lui manquait l'espace pour manœuvrer mais, avec ou sans ses hommes, le cours de la bataille n'aurait pas été différent … Vu l'heure à laquelle Grouchy a reçu l'ordre, il lui était impossible d'arriver à temps à Waterloo.

Le facteur «Incertitude», ce que les chefs ignorent de leur adversaire, quel que soit leur niveau dans la hiérarchie, joue comme toujours un rôle primordial, avant et pendant la bataille de Waterloo. A la fin des Cent-jours en juin 1815, Napoléon se trouve face à une coalition européenne qui veut remettre Louis XVIII sur le trône. La prise de Bruxelles, son objectif stratégique –, devrait démanteler l'alliance de ses adversaires (à Londres, la cour serait alors prête à négocier) et asseoir son pouvoir en France. Il concentre donc son armée dans le plus grand secret, entre Beaumont et Philippeville, et pousse sur la chaussée Charleroi – Les-Quatre-Bras. Il envisage deux variantes: la plus favorable, Wellington et Blücher se replient, la moins favorable, ils livrent bataille.

Beaucoup d'historiens voient de grandes hésitations chez Wellington le soir du 15 juin, un manque flagrant d'initiative chez Ney, le matin du 16 juin, et chez Grouchy lors de sa poursuite des Prussiens, de la lenteur chez l'Empereur le matin du 17 juin, mais ils ne prennent pas en compte les dilemmes face auxquels ces généraux se trouvent. Par expérience, Wellington et Blücher savent que l'Empereur

surprend ses adversaires en les attaquant à des endroits et à des moments inattendus. Ils envisagent donc une offensive de Napoléon avec Bruxelles comme objectif. Leurs préparatifs d'invasion de la France vont donc de pair avec ceux destinés à défendre la ville. Les 15 et 16 juin 1815, Napoléon procède avec lenteur. Parce qu'il s'est trompé sur les mouvements et les positions des armées de Wellington et de Blücher, il lui faut du temps pour saisir la situation. Ses erreurs d'appréciation expliquent les malentendus avec Ney et Grouchy.

Après les affrontements des Quatre-Bras et de Ligny, il fallait un Empereur, par miracle commandant en chef omniscient, pour voir, non plus les deux ailes d'une même opération, mais deux opérations différentes: d'une part la marche vers Bruxelles avec le gros de son armée sous son commandement personnel, d'autre part la poursuite des Prussiens par Grouchy. On a beaucoup parlé d'une offensive de Napoléon au point de jonction des forces de Wellington et de Blücher, dans le but de les séparer, mais rien n'indique que l'Empereur connaissait ce point de jonction. Il apparaît donc faux de lui attribuer l'intention de détruire l'une après l'autre ces deux armées.

La bataille de Waterloo n'a pas été choisie par Napoléon mais imposée par Wellington car, dès le matin du 16 juin, l'Empereur a perdu l'initiative des opérations. Il ne s'attend pas à devoir livrer une bataille rangée; pour lui Waterloo est une mauvaise surprise. Il ne le comprend que le 17 juin au soir, jusqu'alors il croyait que Wellington se repliait. On ne peut donc pas reprocher à Grouchy, qui ignore les positions de Wellington et de Blücher, de ne pas avoir envisagé l'hypothèse que Blücher marche en direction de Waterloo au lieu de se replier direction Est. Sa décision d'aller à Wavre et d'y attendre les instructions de l'Empereur apparaît logique. Le 18 juin vers 13 heures, il entend une canonnade à l'Ouest … Convaincu que les ordres de l'Empereur sont conformes à la situation, il continue son mouvement vers Wavre.

Le 18 juin, Wellington et Blücher ont la ferme intention de joindre leurs forces et de livrer bataille à Napoléon avec des effectifs supérieurs: 56 000 hommes, 12 000 cavaliers et 150 canons aux ordres de Wellington, 75 000 hommes à ceux de Blücher. Au cas où l'Empereur attaque Wellington en position au sud de Waterloo, Blücher peut renforcer l'aile gauche de son allié et menacer le flanc droit français. Si Blücher n'arrive pas à temps avec ses trois corps, Napoléon, avec 56 000 hommes, 16 000 cavaliers et 246 canons, a une chance de l'emporter sur Wellington. Vu les conditions du terrain, l'attaquant se trouve en position moins favorable que le défenseur qui doit éviter de se faire culbuter, tenir le choc, le temps que Blücher arrive. Les protagonistes ne connaissent pas exactement les forces de l'adversaire mais, par expérience, ils en ont une idée assez précise.

La stratégie défensive de Wellington consiste à barrer la route de Bruxelles. Le duc sait que son adversaire n'a pas de choix entre la continuation de son offensive et un repli stratégique. Un repli, même justifié par des raisons militaires, équivaudrait à une défaite. Si Napoléon n'attaquait pas le 18 juin, les Alliés lanceraient leur offensive contre la France le 19 juin …

Au cours de la bataille, vers 16 heures, l'Empereur perd le contrôle de sa cavalerie qui, «par un mouvement d'impatience», lance trop tôt des charges mal préparées: l'infanterie pourtant à disposition n'est pas intégrée dans l'action, l'artillerie à cheval manque, le sol est détrempé, ce qui oblige les cavaliers à ne pas dépasser le trot mais, surtout, les régiments de Wellington ont pu former le carré. Ces attaques spectaculaires n'ont aucun effet opératif, d'autant plus que la cavale-

rie britannique et néerlandaise repousse les cavaliers français qui se regroupent pour charger à nouveau. En début de soirée, l'armée de Wellington, très éprouvée, aligne encore assez de forces pour résister aux attaques françaises; un corps de Blücher menace d'enfoncer le flanc droit de l'armée française, un autre a établi le contact avec l'aile gauche de Wellington. Les effectifs des alliés dépassent donc largement ceux de Napoléon. Chez les Français, la démoralisation rend sensible aux rumeurs: Grouchy s'est vendu aux Anglais, de nombreux officiers se tiendraient prêts à rallier Louis XVIII! Pour l'attaque finale, Napoléon dispose encore de huit bataillons de sa Garde, dont la force se trouve bien réduite …

On connaît la suite! Les quelque 10 000 morts et 35 000 blessés des deux camps éparpillés dans les zones de combat, les 10 000 prisonniers français aux mains des alliés. Le 7 juillet, Louis XVIII entre à Paris …

Exploitant l'importante littérature consacrée à Waterloo, Kees Schulten a su faire de la «nouvelle histoire-bataille», mettre en évidence l'incertitude et l'ignorance relative dans lesquelles se trouvent les commandants, quels que soient leur grade, sur le champ de bataille. Ce n'est jamais une partie d'échec, mais un affrontement dans un brouillard pas seulement dû au feu des armes …

Hervé de Weck, Porrentruy

Tamás Kanyó: **Grenzen der zivilen Sphäre hinter dem eisernen Vorhang. Möglichkeiten von autonomen Gruppierungen in der Volksrepublik Ungarn (1975–1985).** Eine historisch anthropologische Annäherung (Pandora Könyvek, 13). Eger, Líceum, 2008. 229 S.

Die Beschäftigung mit osteuropäischer Geschichte ist oft an entsprechende Sprachkenntnisse geknüpft. Mitunter aber erscheinen auch in den betreffenden Ländern Bücher in westlichen Sprachen, welche eine eingehende Rezeption verdienen. So ist beispielsweise die Dissertation des Schweizer Historikers Tamás Kanyó über die Grenzen der zivilen Sphäre im kommunistischen Ungarn im Verlag der Hochschule Eger in Nordungarn erschienen. Das Buch handelt von den Entfaltungsmöglichkeiten ziviler Initiativen in der Zeit nach der Unterzeichnung der KSZE-Schlussakte 1975 bis 1985. Wie hinlänglich bekannt ist, hat die KSZE-Schlussakte die Oppositionsbewegungen im kommunistischen Osteuropa beflügelt. Daher ist es aufschlussreich, über die Möglichkeiten und Beschränkungen insbesondere in Ungarn zu erfahren, einem Land also, welches zumindest aus westlicher Sicht als vergleichsweise liberal galt.

Trotz der feudalen Gesellschaftsstrukturen hatte sich in Ungarn seit dem 19. Jahrhundert eine Zivilgesellschaft sowohl in Budapest als auch in einigen Provinzstädten ausbilden können. Doch die unterschiedlichen Regulierungsmassnahmen der immer wechselnden Regime lasteten schwer auf der Entwicklung derselben, was – gemäss dem Autor – nach wie vor spürbar ist. Eine empfindliche Einengung der zivilen Initiative geschah mit dem Machtantritt der kommunistischen Partei spätestens ab 1949. Als Konstante lässt sich aber erkennen, dass bei Nachlassen des staatlichen Drucks die Initiativen wieder entfacht wurden, wie es der Petöfi-Kreis in der Vorbereitung des Ungarnaufstands 1956 zeigt, aber auch die «geistigen Biotope» der 1960er Jahre. Bis zum Ende der kommunistischen Herrschaft entwickelte sich diskontinuierlich eine erstaunliche Fülle von Gruppierungen. Die Taktik der Staatssicherheit gegenüber diesen Gruppierungen war jedoch erstaunlich effizient – selbst in der so genannten «weichen» Diktatur. Diese zeichnete sich insbesondere dadurch aus, dass die durchgeführten Massnahmen vor allem im